Defoe

Moll Flanders

Mme Veal - Mémoires d'un cavalier
Vie du capitaine Singleton
Histoire et vie du colonel Jacque
Lady Roxane

INTRODUCTION
DE FRANCIS LEDOUX
TRADUCTIONS DE FRANCIS LEDOUX
ET MARCEL SCHWOB

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

DEFOE

Moll Flanders

Mme Veal – Mémoires d'un cavalier
Vie du capitaine Singleton
Histoire et vie du colonel Jacque
Lady Roxane

INTRODUCTION
DE FRANCIS LEDOUX
TRADUCTIONS
DE FRANCIS LEDOUX
ET MARCEL SCHWOB

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1969.

Relation fidèle de l'apparition d'une certaine Mme Veal,

le 8 septembre 1705,
lendemain de sa mort,
à une Mme Bargrave,
à Cantorbéry.
Apparition qui recommande
la lecture du Livre des
Consolations contre
les Frayeurs de la Mort,
de Drelincourt.

PRÉFACE

Ce récit relate des faits et il comporte des circonstances qui ne peuvent qu'emporter la conviction de tout homme raisonnable. Il fut envoyé, tel qu'il est ici donné, par un gentilhomme, juge de paix à Maidstone dans le Kent et homme fort intelligent, à son ami à Londres. Le discours a été attesté par une dame tout à fait posée et entendue, parente dudit gentilhomme, laquelle habite Cantorbéry, à quelques portes de la maison où vit la dame Bargrave dont il est question; elle considère son parent comme un esprit assez judicieux pour ne se laisser imposer aucune fausse interprétation, et elle a affirmé que toute l'affaire telle qu'elle est ici rapportée et consignée est la pure vérité et correspond à ce qu'elle a elle-même entendu dans des termes aussi identiques qu'il est possible de la propre bouche de Mme Bargrave. Cette dame, elle en est assurée, n'avait aucune raison d'inventer et de publier une pareille histoire, non plus qu'aucun désir de forger et d'émettre un mensonge, car c'est une femme d'une grande honnêteté et de beaucoup de vertu, dont toute la vie n'a été, pour ainsi dire, qu'une carrière de piété. La morale que nous devons en tirer est de considérer qu'il y a une vie à venir après celle-ci et un Dieu équitable qui rétribuera chacun selon les actes commis de son vivant; et, partant, de réfléchir sur le cours de la vie que nous avons déjà menée en ce monde. Nous devons penser que le temps que nous avons devant nous est court et incertain et que, si nous voulons échapper au châtiment des impies et recevoir la récom-

pense des justes, qui est la possession de la vie éternelle, il nous faut, pour le restant de nos jours, revenir à Dieu par une prompte repentance, cessant de faire le mal et apprenant à faire le bien, Le chercher tout de suite si, par bonheur, nous pouvons Le trouver, et mener à l'avenir une existence susceptible d'être agréable à Ses yeux.

Cette affaire est si extraordinaire dans tous ses détails, elle est fondée sur une si bonne autorité que, ni dans mes lectures, ni dans mes conversations, je n'ai jamais rien trouvé de semblable. Elle peut satisfaire l'enquêteur le plus sincère et le plus sérieux. Mme Bargrave est la personne à laquelle Mme Veal apparut après sa mort; elle est mon amie intime et je puis me porter garant, d'après la connaissance personnelle que j'en ai, de sa réputation au cours des quinze ou seize dernières années; je suis en mesure de confirmer le bon renom qu'elle a eu depuis son jeune âge jusqu'à l'époque où je l'ai connue, bien qu'après le présent récit, elle soit calomniée par certaines gens, amies du frère de la dame Veal qui est apparue; ces frères, tenant le récit de cette apparition pour pure imagination, font tout ce qu'ils peuvent pour ruiner la réputation de Mme Bargrave et tourner l'affaire en ridicule. Mais, en raison des circonstances et de sa sérénité, le visage de Mme Bargrave ne révèle aucune mélancolie, en dépit du mauvais traitement inouï que lui a fait subir un fort méchant mari; et je n'ai jamais entendu lui échapper aucune expression de découragement, aucun murmure; non, pas même sous le coup de la barbarie du mari dont j'ai été le témoin ainsi que plusieurs autres personnes d'une réputation indiscutable.

Or, il faut que vous le sachiez, Mme[1] Veal était une demoiselle dans la trentaine, sujette depuis quelques années à des crises, qui s'annonçaient par quelque impertinence venant brusquement interrompre le fil de

son discours. Son entretien était assuré par un frère unique, dont elle tenait la maison à Douvres. C'était une femme très pieuse et son frère, un homme tout à fait sérieux, selon toute apparence; mais, à présent, il fait tout son possible pour dégrader ou étouffer l'affaire. Mme Veal était intimement liée avec Mme Bargrave depuis l'enfance. La situation de la première était alors précaire : le père ne s'occupait pas de ses enfants comme il l'eût dû, de sorte qu'ils étaient soumis à certaines privations; et, si le père de Mme Bargrave n'était pas meilleur, à la même époque, elle ne manquait ni de nourriture ni de vêtements, alors que Mme Veal était dépourvue des uns et de l'autre. Mme Bargrave avait pu ainsi lui donner à plusieurs reprises des preuves d'amitié, ce qui la lui avait rendue très chère, au point qu'elle disait souvent : « Madame Bargrave, vous n'êtes pas seulement la meilleure amie que j'aie au monde, mais bien la seule; et aucune circonstance de la vie ne pourra jamais dissoudre mon amitié. »

Elles s'apitoyaient mutuellement sur leur fortune adverse et lisaient ensemble l'*Essai sur la mort* de Drelincourt[1] et autres bons livres. Ainsi, en amies chrétiennes, elles se réconfortaient l'une l'autre dans leur affliction.

Quelque temps après, les amis de M. Veal lui procurèrent une place à l'hôtel des Douanes de Douvres, ce qui amena petit à petit Mme Veal à cesser son intimité avec Mme Bargrave, sans toutefois qu'il y eût jamais eu l'ombre d'une querelle; mais l'indifférence s'établit peu à peu, au point que, finalement, Mme Bargrave ne l'avait pas vue depuis deux ans et demi; il faut dire aussi que durant ce temps celle-ci avait été absente de Douvres pendant plus de douze mois et qu'au cours du dernier semestre elle avait séjourné environ deux mois à Cantorbéry, où elle résidait dans une maison qu'elle possédait.

Là, le matin du 8 septembre dernier, c'est-à-dire 1705, elle était assise seule, repensant à sa malheureuse existence et s'efforçant à une juste résignation devant les décrets de la Providence, si dure que pût lui sembler sa condition.

« D'ailleurs, se dit-elle, il a été pourvu à mes besoins

jusqu'ici et je ne doute pas qu'il en aille encore de même; et puis, je suis bien convaincue que mes afflictions prendront fin au moment le plus opportun pour moi. »

Et elle prit son ouvrage. A peine l'avait-elle fait qu'elle entendit frapper à la porte. Elle alla voir qui était là et se trouva devant sa vieille amie Mme Veal, en amazone : à ce moment, midi sonna à l'horloge.

« Je suis surprise de vous voir, dit Mme Bargrave : voilà si longtemps que ce n'était arrivé! »

Mais elle ajouta qu'elle en était heureuse et fit mine de l'embrasser, à quoi Mme Veal parut se plier. Leurs lèvres allaient se toucher, quand Mme Veal se passa la main devant les yeux, disant : « Je ne me sens pas très bien », et le baiser en resta là. Elle déclara à Mme Bargrave qu'elle partait en voyage et désirait beaucoup la voir auparavant.

« Mais comment se fait-il que vous entrepreniez un voyage seule ? dit Mme Bargrave. Vous m'étonnez, puisque vous avez un frère qui vous est tout dévoué, je le sais.

— Oh, répondit Mme Veal, je lui ai faussé compagnie pour venir vous voir, tant j'en avais envie avant de partir. »

Aussi, Mme Bargrave passa-t-elle avec elle dans une autre pièce ouvrant sur la première, et Mme Veal prit place dans un fauteuil où l'autre était assise quand elle avait entendu les coups frappés à la porte. Mme Veal dit alors : « Ma chère amie, je suis venue renouveler notre vieille amitié et vous demander pardon d'y avoir manqué; si vous m'accordez votre indulgence, vous serez la meilleure des femmes.

— Oh, ne parlez pas de cela, répliqua Mme Bargrave; je ne vous en tiens nulle rigueur; le pardon m'est bien aisé.

— Qu'avez-vous pensé de moi ? » demanda Mme Veal.

Et Mme Bargrave de répondre : « J'ai pensé que vous étiez comme tout le monde et que, dans la prospérité, vous aviez oublié nos rapports d'amitié. »

Mme Veal rappela alors à Mme Bargrave les nom-

breux services amicaux que celle-ci lui avait rendus autrefois et elle s'étendit sur les entretiens qu'elles avaient tenus à l'époque de leur adversité : elle parla des livres qu'elles avaient lus et du réconfort qu'elles avaient trouvé, en particulier dans l'*Essai sur la mort* de Drelincourt, le meilleur ouvrage qui ait jamais été écrit sur ce sujet, ajouta-t-elle. Elle mentionna aussi le Dr Sherlock[1], les traductions de deux livres hollandais sur la mort et quelques autres; mais de tous les auteurs qui avaient traité de la question, c'était Drelincourt, dit-elle, qui avait les notions les plus claires sur la mort et sur l'état futur. Puis elle demanda à Mme Bargrave si elle avait lu cet auteur. Sur sa réponse affirmative, elle la pria d'aller chercher le livre. Mme Bargrave se rendit donc à l'étage, d'où elle rapporta le volume. Mme Veal reprit : « Ma chère madame Bargrave, si les yeux de notre foi étaient ouverts comme ceux de notre corps, nous verrions autour de nous un grand nombre d'anges préposés à notre garde. L'idée que nous avons à présent du Ciel ne ressemble en rien à ce qu'il est réellement, comme dit Drelincourt. Soyez donc réconfortée dans vos afflictions; croyez que le Tout-Puissant vous tient en particulière considération, que vos tribulations sont une marque de la faveur divine et que vous en serez délivrée aussitôt que sera atteint le résultat auquel elles sont destinées. Et croyez-moi, ma chère amie, croyez ce que je vous dis, une seule minute de votre félicité future vous dédommagera infiniment de toutes vos douleurs; car je ne pourrai jamais croire (et, ce disant, elle se frappa le genou de la main avec la grande ardeur qui paraissait en fait dans tout son discours), je ne pourrai jamais croire que Dieu souffrira que vous passiez tous vos jours en cette tribulation. Soyez bien assurée que vos afflictions vous abandonneront ou que vous les abandonnerez vous-même dans peu de temps. »

Elle parla si bien sur ce ton pathétique et céleste que Mme Bargrave pleura à plusieurs reprises, tant était profonde son émotion.

Mme Veal évoqua ensuite l'*Ascétique* du Dr Horneck[2], à la fin de laquelle l'auteur relate la vie des pre-

miers chrétiens. Elle recommanda d'imiter ce modèle, soulignant que leur conversation n'était pas ce que l'on entend de nos jours : « Car, à présent, dit-elle, il n'y a plus que discours vains et creux, bien différents des leurs. Les leurs ne tendaient qu'à l'édification et à la construction mutuelle de leur foi; de sorte qu'ils n'étaient pas comme nous sommes et que nous ne sommes plus ce qu'ils étaient. Mais, poursuivit-elle, nous pourrions faire comme eux. Il régnait entre eux une amitié qui partait du cœur; et où la trouve-t-on actuellement ? »

Mme Bargrave répondit : « Il est bien vrai qu'il est difficile de trouver une amie véritable, de nos jours. »

Mme Veal reprit : « M. Norris[1] a écrit un beau livre de vers, dont le titre est *L'Amitié dans la perfection,* que j'admire prodigieusement. L'avez-vous ?

— Non, répondit Mme Bargrave, mais j'en ai copié les vers de ma propre main.

— Vraiment ? dit Mme Veal. Allez donc les chercher. »

Mme Bargrave s'exécuta et tendit le manuscrit à son amie pour qu'elle lût à haute voix. Mais celle-ci refusa, disant que pencher la tête lui donnerait la migraine; et elle pria Mme Bargrave de lire elle-même les vers, ce que l'autre fit.

Tandis qu'elles admiraient *L'Amitié,* Mme Veal déclara : « Ma chère madame Bargrave, je vous aimerai à jamais. »

Dans les vers revient deux fois le mot « élyséen » :

« Ah! s'écria Mme Veal, ces poètes ont de telles épithètes pour désigner le Ciel! »

Elle passait souvent la main sur ses yeux, et elle dit : « Ne trouvez-vous pas que mes crises m'ont beaucoup changée, madame Bargrave ?

— Non, répondit son amie, je trouve que vous êtes aussi bien que je vous ai toujours connue. »

Après tout ce discours, formulé en termes trop beaux pour que, de son propre aveu, Mme Bargrave pût prétendre les rapporter, et trop étendu pour qu'elle s'en souvînt en entier (on ne saurait se rappeler la totalité d'une conversation d'une heure trois quarts,

encore que Mme Bargrave pense en avoir retenu le principal), l'apparition demanda à son amie d'écrire à son frère pour lui transmettre son désir de lui voir donner des bagues à telle et telle personne, et lui faire savoir qu'il y avait une bourse d'or dans son cabinet et qu'elle voulait faire remettre deux pièces de drap fin à son cousin Watson.

Cette manière de parler fit croire à Mme Bargrave qu'une crise était imminente, et elle s'assit sur une chaise juste devant les genoux de son amie pour la retenir de tomber sur le plancher si cette crise l'y poussait (les bras du fauteuil l'empêchant, dans son esprit, de tomber de l'un ou l'autre côté); et pour distraire Mme Veal, elle tâta plusieurs fois la manche de sa robe en en vantant le tissu. Mme Veal lui dit que la soie en avait été nettoyée et récemment remontée. Mais elle n'en persista pas moins dans sa requête et dit à Mme Bargrave qu'elle ne devait pas se refuser à y accéder; Mme Veal tenait aussi à ce que toute la conversation fût rapportée à son frère à la première occasion.

« Cette exigence semble si peu pertinente, ma chère madame Veal, déclara Mme Bargrave, que je ne sais trop comment y répondre : quelle chose mortifiante serait notre conversation pour un jeune gentilhomme!

— Ah, mais il ne faut pas m'opposer un refus! s'écria Mme Veal.

— Or çà, répliqua Mme Bargrave, vous feriez bien mieux, à mon avis, de la lui raconter vous-même.

— Non, dit Mme Veal, si peu pertinent que cela paraisse maintenant, vous y verrez davantage de raisons plus tard. »

Pour satisfaire à son importunité, donc, Mme Bargrave fit mine d'aller chercher une plume et de l'encre, mais Mme Veal la retint : « Laissez cela pour le moment; vous le ferez quand je serai partie; mais il ne faudra pas y manquer. »

Ce fut une de ses dernières recommandations au moment où elles se séparèrent, et son amie lui promit de le faire.

Mme Veal demanda alors à voir la fille de Mme Bargrave. Celle-ci répondit qu'elle n'était pas là : « Mais

si vous le voulez, ajouta-t-elle, je vais l'envoyer chercher.

— Je vous en prie », répondit Mme Veal.

Sur quoi, son amie la quitta pour demander à une voisine d'aller quérir la jeune fille; à son retour, Mme Veal l'attendait, toute prête à partir, sur le pas de la porte, en face du marché aux bestiaux, et c'était un samedi (jour de foire). Mme Bargrave lui demanda pourquoi elle était si pressée; Mme Veal répondit qu'il lui fallait partir, bien qu'elle ne dût peut-être pas entreprendre son voyage avant le lundi, et qu'elle espérait revoir Mme Bargrave chez son cousin Watson avant son départ pour l'endroit où elle devait aller. Elle prit alors congé et s'en fut, restant sous les yeux de Mme Bargrave jusqu'à ce qu'un tournant la lui cacha; il était alors deux heures moins le quart.

Mme Veal mourut le 7 septembre à midi d'une de ses crises et elle n'eut sa connaissance que durant quatre heures avant sa mort, temps pendant lequel elle reçut les derniers sacrements. Le lendemain de l'apparition de Mme Veal, qui était le dimanche, Mme Bargrave fut fort indisposée par un rhume et un mal de gorge, qui la retinrent à la chambre; mais, le lundi matin, elle envoya demander chez le capitaine Watson si Mme Veal y était. La question parut surprenante, et il fut répondu qu'elle n'était pas là et qu'on ne l'attendait pas davantage. Entendant cela, Mme Bargrave dit à la servante qu'elle avait certainement fait erreur sur le nom ou commis quelque bévue. Et, quoique souffrante, elle mit son capuchon et se rendit elle-même chez le capitaine Watson, bien que n'y connaissant personne, pour savoir si Mme Veal s'y trouvait ou non. On marqua de l'étonnement de sa demande, Mme Veal n'ayant pas paru dans la ville; on était sûr que, dans le cas contraire, elle fût venue.

Mme Bargrave dit : « Je suis bien certaine qu'elle a passé deux heures avec moi, samedi. »

On répondit que c'était impossible, car, dans ce cas, on l'eût vue.

Le capitaine Watson arriva sur ces entrefaites. Il déclara que Mme Veal était assurément morte et que

l'on confectionnait les écussons. Cette affirmation étonna vivement Mme Bargrave, qui se rendit aussitôt chez la personne chargée de ce travail, où elle vit que la chose était bien vraie. Elle raconta alors toute l'histoire à la famille du capitaine Watson, dit quelle robe portait Mme Veal, en décrivit les rayures et rapporta l'indication que lui avait donnée son amie au sujet du nettoyage. Mme Watson s'écria alors : « Vous l'avez bien vue, en effet, car Mme Veal et moi étions les seules à savoir que la robe avait été nettoyée. »

Et Mme Watson reconnut que la description était exacte en tout point, « car, dit-elle, je l'ai aidée à remonter la robe ». Cela, elle le répandit par toute la ville, affirmant que l'apparition de Mme Veal à Mme Bargrave était ainsi bien démontrée; et son mari emmena aussitôt deux gentilshommes chez cette dernière pour entendre le récit de sa propre bouche. Après cela, la chose se propagea si rapidement que gentilshommes et personnes de qualité, élément judicieux et sceptique du monde, affluèrent auprès de Mme Bargrave; et leur réception finit par devenir une tâche si accablante qu'elle fut contrainte de faire retraite. Ces gens étaient en général tout à fait convaincus de la vérité de l'apparition et ils voyaient clairement que Mme Bargrave n'avait rien d'une hypocondriaque, car elle paraît toujours avec un air si serein et une si agréable contenance qu'elle a gagné la bienveillance et l'estime de toutes les personnes de qualité et que l'on considère comme une grande faveur d'entendre le récit de sa propre bouche.

J'aurais dû préciser plus tôt que Mme Veal lui avait dit que sa sœur et son beau-frère venaient d'arriver de Londres pour lui faire visite. A quoi Mme Bargrave avait répondu : « Comment se fait-il que vous ayez si curieusement ordonné les choses ?

— Il n'y avait pas moyen de faire autrement », dit Mme Veal.

Sa sœur et son beau-frère vinrent en effet la voir et ils pénétrèrent dans la ville de Douvres au moment même où la dame expirait.

Mme Bargrave lui demanda si elle voulait du thé.

« Volontiers, répondit Mme Veal; mais je gage que

ce fou (entendant par là le mari de Mme Bargrave) aura brisé toute votre porcelaine.

— Oh, dit Mme Bargrave, je trouverai bien quelque chose dans quoi boire. »

Mais Mme Veal écarta l'idée en disant : « Cela ne fait rien; laissez donc. »

Et il n'en fut plus question.

Tout le temps que je passai avec Mme Bargrave, c'est-à-dire plusieurs heures, elle se rappela de nouvelles paroles de Mme Veal. Et elle lui avait encore donné une autre précision matérielle : le vieux M. Breton lui versait dix livres par an, ce qui était un secret, inconnu de Mme Bargrave jusqu'à ce qu'elle le lui dit. Mme Bargrave ne varie jamais dans son récit, ce qui trouble ceux qui doutent de sa véracité ou qui se refusent à y croire. Une servante qui se trouvait dans une cour contiguë à la maison de Mme Bargrave l'entendit parler à quelqu'un pendant une heure, du temps que Mme Veal était avec elle. Mme Bargrave se rendit chez sa voisine aussitôt après le départ de Mme Veal et lui parla de l'exquise conversation qu'elle venait d'avoir avec une vieille amie, lui en donnant tout le détail. Le livre de Drelincourt, *Essai sur la mort,* se vend étonnamment depuis ce jour. Et il est à remarquer qu'en dépit de tout le dérangement et de la fatigue que cette affaire a occasionnés à Mme Bargrave, celle-ci n'a jamais voulu accepter un seul farthing, elle a interdit à sa fille de rien accepter de quiconque, et elle n'a donc aucun intérêt à raconter l'histoire.

Mais M. Veal fait tout ce qu'il peut pour étouffer l'affaire, et il a déclaré qu'il verrait Mme Bargrave. C'est pourtant un fait avéré qu'il s'est rendu chez le capitaine Watson depuis la mort de sa sœur et qu'il n'a cependant jamais approché Mme Bargrave; et certains de ses amis font courir le bruit que la dame est une grande menteuse et qu'elle était au fait des dix livres annuelles de M. Breton. Mais la personne qui le prétend est tenue elle-même pour une menteuse notoire par des gens dont je connais la réputation incontestable. Cependant, M. Veal est assez galant homme pour ne pas dire qu'elle ment; il laisse seulement entendre

qu'un mauvais mari lui a dérangé l'esprit. Il suffirait cependant qu'elle se montrât pour réfuter efficacement cette présentation de la chose. M. Veal dit qu'il avait demandé à sa sœur sur son lit de mort si elle désirait faire certains legs et qu'elle avait répondu que non. Or, les objets qu'aurait voulu léguer l'apparition étaient de si peu de valeur, aucune idée de justice ne présidant à leur don, que le dessein ne me semble en être que de permettre à Mme Bargrave de démontrer suffisamment la véracité de la visite pour convaincre le monde de la réalité de ce qu'elle avait vu et entendu, et garantir sa réputation parmi les gens raisonnables et intelligents. En outre, M. Veal reconnaît l'existence d'une bourse d'or; on ne l'a toutefois point trouvée dans le cabinet de sa femme, mais dans une boîte à peignes. Cela paraît peu probable, car Mme Watson a reconnu que Mme Veal se souciait trop de la clef de son cabinet pour accepter de la confier à personne et, dans ces conditions, il n'est pas douteux qu'elle se serait refusée à ranger son or ailleurs. En outre, le fait que Mme Veal s'était souvent passé la main sur les yeux et avait demandé à Mme Bargrave si ses crises ne l'avaient pas changée me paraît indiquer un désir de rappeler ces crises à son amie, afin de la préparer à ne pas trouver étrange sa prière d'écrire à son frère pour qu'il distribue des bagues et de l'or, ce qui ressemblait tant aux dernières volontés d'une mourante. En fait, Mme Bargrave y vit l'effet d'une crise imminente, et ce fut un des nombreux exemples de la merveilleuse amitié de Mme Veal et de son souci de ne vouloir pas l'effrayer. Ce souci ressortait d'ailleurs de tout son comportement, en particulier du fait qu'elle fût venue de jour, alors que son amie était seule, et qu'elle eût écarté le baiser.

Je ne puis imaginer pourquoi M. Veal tient ce récit pour pure imagination (ainsi que le montrent clairement ses efforts pour l'étouffer), puisque la généralité des gens considère Mme Veal comme un bon esprit, tant son discours était céleste. Ses deux grands buts étaient de réconforter Mme Bargrave dans son affliction, de lui demander pardon d'avoir interrompu leur amitié et de l'encourager par un pieux discours. Si bien, en somme,

qu'à supposer que Mme Bargrave pût élaborer pareille invention du vendredi midi au samedi midi (encore faudrait-il qu'elle ait connu la mort de Mme Veal dès le premier instant) sans aucunement s'embrouiller et sans non plus y avoir aucun intérêt, il faudrait assurément qu'elle fût douée de plus d'esprit, de chance et de perversité aussi qu'aucun esprit impartial ne l'admettrait. Je lui ai demandé à plusieurs reprises si elle était bien sûre d'avoir palpé la soie. Elle m'a répondu avec simplicité : « Si je puis me fier à ma raison, j'en suis certaine. » Je lui ai demandé si elle avait entendu un bruit quand son amie avait claqué la main sur son genou. Elle répondit qu'elle ne s'en souvenait point, ajoutant : « Elle semblait être autant de chair que moi-même, qui lui parlais; et l'on pourrait aussi bien me persuader que c'est votre apparition qui me parle en ce moment que me faire croire que je ne l'ai pas réellement vue, car je n'étais sous le coup d'aucune crainte : je l'ai reçue comme une amie et l'ai vue partir de même. Je ne donnerais pas un farthing, ajouta-t-elle, pour qu'on me croie; je n'y ai aucun intérêt. Je n'ai à attendre de tout cela que des ennuis pendant longtemps, pour autant que je sache; et si la chose n'avait été révélée par hasard, elle n'aurait jamais été rendue publique. »

Mais, à présent, elle déclare qu'elle en fera son usage personnel et qu'elle se tiendra aussi retirée qu'il lui sera possible — et c'est ce qu'elle a fait depuis lors. Un gentilhomme a parcouru trente milles pour venir entendre son récit, et elle l'a fait devant toute une assemblée réunie, dit-elle. Plusieurs gentilshommes connus l'ont ouï de sa propre bouche.

Cette affaire m'a beaucoup ému; je suis aussi convaincu de sa réalité que je le suis des faits matériels les plus établis, et je ne comprends pas pourquoi on conteste des faits positifs parce que l'on ne peut apporter de solution à des choses sur lesquelles nous n'avons pas d'idées certaines et démontrables. Dans tout autre cas, personne n'aurait mis en doute l'autorité et la sincérité seules de Mme Bargrave.

retour en Angleterre; et aussi comment le Capitaine Singleton recommença à naviguer, avec un récit de ses nombreuses aventures et pirateries avec le fameux Capitaine Avery et d'autres 313

Heurs et malheurs de la célèbre Moll Flanders, qui naquit à Newgate, et, pendant une vie continuellement variée qui dura soixante ans, en plus de son enfance, fut douze ans une catin, cinq fois une épouse (dont une fois celle de son propre frère), douze ans une voleuse, huit ans déportée pour ses crimes en Virginie, et enfin devint riche, vécut honnête et mourut pénitente. D'après ses propres mémorandums. 615

L'Histoire de la vie très remarquable et des extraordinaires aventures du très honorable Colonel Jacque, vulgairement appelé Colonel Jack, qui naquit gentilhomme, fut l'élève d'un voleur à la tire, exerça avec bonheur pendant vingt-six ans la profession de voleur; et fut ensuite enlevé et expédié en Virginie; revint comme marchand; fut cinq fois marié avec quatre catins, partit à la guerre, se conduisit bravement, obtint de l'avancement et fut nommé colonel d'un régiment; retourna en Angleterre et s'enfuit avec le Chevalier; est toujours à l'étranger achevant une vie merveilleuse, et est résolu à mourir général. 933

La Maîtresse fortunée, ou histoire de la vie et des fortunes très diverses de Mlle de Beleau, appelée ensuite en Allemagne la Comtesse de Wintelsheim; qui est la personne connue sous le nom de Lady Roxane au temps du roi Charles II. 1275

Notes et compléments par Francis Ledoux. . . 1635

Ce volume contient :

Mme VEAL

MÉMOIRES D'UN CAVALIER

VIE DU CAPITAINE SINGLETON

HEURS ET MALHEURS
DE LA CÉLÈBRE MOLL FLANDERS

HISTOIRE ET VIE
DU COLONEL JACQUE

LADY ROXANE

Introduction,
notes et compléments
de Francis Ledoux
Traductions de Francis Ledoux
et Marcel Schwob